Télévisions

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 16

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

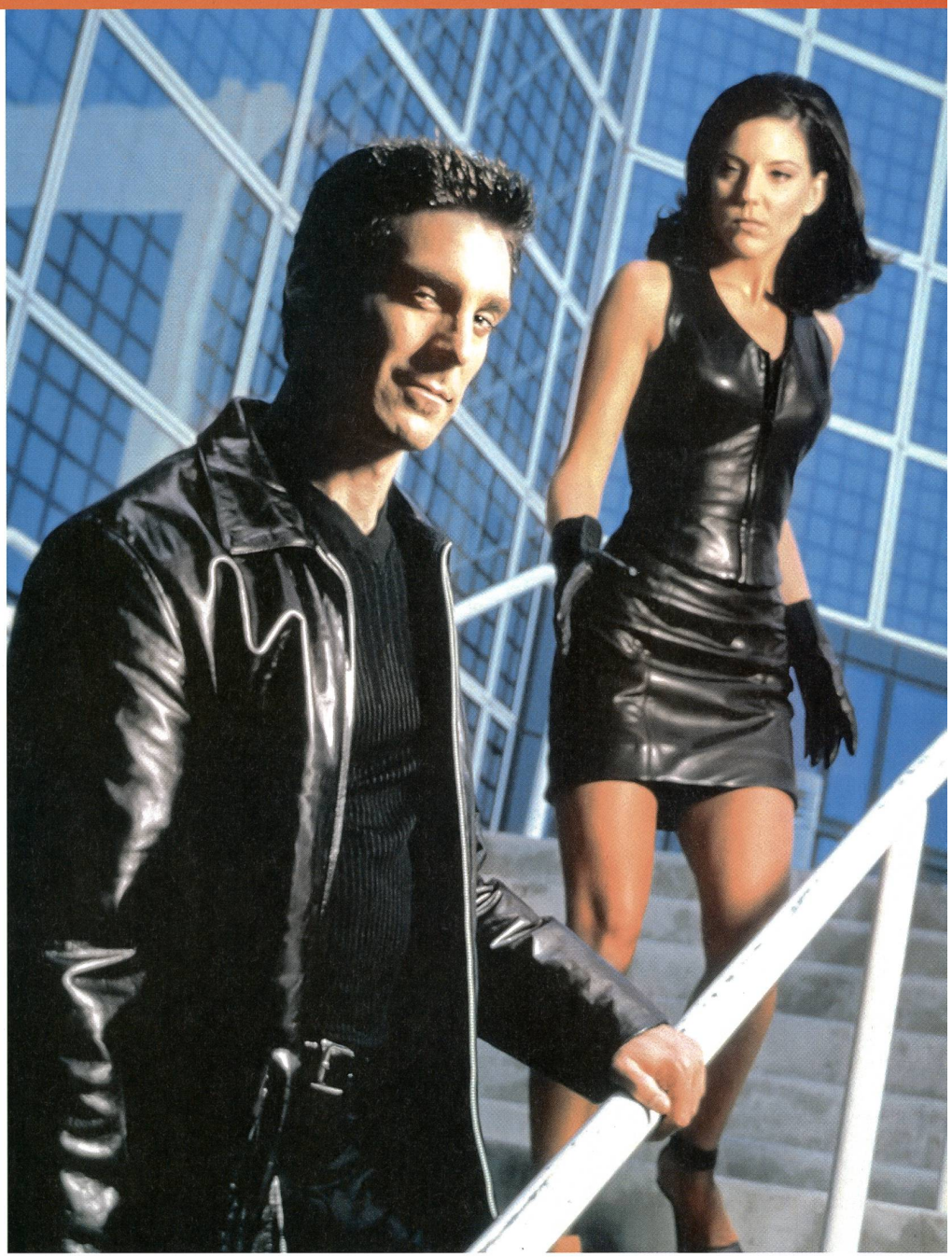
Séries : le dossier !

Depuis longtemps, FILM souhaitait consacrer un dossier consistant aux séries, tonneau des Danaïdes du tube cathodique. De fait, pas une semaine ne passe sans qu'apparaisse une nouvelle *sitcom*, pas une année sans son lot de «classiques» adaptés au grand écran. Déjà l'an dernier, nous sommes allés du côté de la TSR afin de mieux comprendre comment se compose une grille télé[1]. Mais nous voulions donner plus de hauteur au propos. Car ce genre, longtemps méprisé, est enfin reconnu comme l'œuvre d'auteurs à part entière. Etudié analysé, sondé, il est l'objet d'essais, de thèses et de colloques universitaires.

Deux éléments nous ont décidés à remettre le sujet sur l'établi : une nouvelle série française coproduite par M6 et Capa Drama, «Police district», qui relègue au rayon des antiquités les Julie Lescault et autres Navarro, et la publication, début 2001, de «Les miroirs de la vie», essai de Martin Winckler (l'heureux auteur de «La maladie de Sachs»). Pour ce faire, Valérie Cadet, collaboratrice du supplément télévision du quotidien français «Le Monde», vient renforcer l'équipe de FILM.

Séries obligent, ce dossier fera l'objet de deux volets distincts publiés dans ce numéro et celui de janvier. Le premier est constitué d'un bref historique et d'un entretien avec Martin Winckler. Le second, centré plus particulièrement sur les polars «à la française», sera accompagné d'une interview d'Hugues Pagan, philosophe de formation, ancien flic, auteur remarqué de romans policiers et brillant scénariste de «Police district». (bb) ■

1. Voir FILM N° 5, pp. 44-45, décembre 1999.



«Le caméléon" («The Pretender») avec Michael T. Weiss, les samedis à 20 h50 sur M6

Phénomène fin de siècle

Création télévisuelle par excellence, la série s'est considérablement développée sur le petit écran avec l'apparition des chaînes du câble et du satellite et est devenue l'objet d'un engouement sans précédent pour différentes générations de téléspectateurs. Rétrospective.

Par Valérie Cadet

Dans une gamme étendue de thèmes, de styles et de tons, la série a envahi le petit écran : animation, policier, histoire, science-fiction, fantastique, épouvante, chronique familiale, intimiste ou sociologique, comédie…, sans oublier la multiplication des *sitcoms* avec rires en boîte – corrosives ou subversives signées par les Anglais, humoristiques ou générationnelles bon ton en provenance des Etats-Unis, acidulées ou bêtifiantes sous le label français.

Achats, créations ou rediffusions, le domaine s'est considérablement enrichi depuis l'avènement du câble et du satellite. Des magazines lui sont dédiés – tels «Destination séries», par Alain Carrazé sur Canal Jimmy, ou «Séries News», par Emmanuel Laborde et Frédéric Ferrer sur Série Club. Clubs *d'aficionados*, collections vidéo et DVD, revues et ouvrages consacrés au genre se multiplient. Sur internet, d'innombrables sites proposent aux fans l'historique de tel ou tel titre, carrière et photos des protagonistes, forums, jeux et produits dérivés. Au-delà de ses enjeux économiques, ce phénomène fin de siècle intègre cinquante ans de mémoire télévisuelle au

«X-files», avec Gillian Anderson dans le rôle de Scully, les jeudis à 20 h 50 sur M6

flux intarissable des inédits – produits calibrés ou créations audacieuses à l'écriture scénaristique et filmique sophistiquées.

Pléthore de séries

Dans une même semaine, on peut savourer avec un égal plaisir les dialogues déjantés des babas sur le retour d'«Absolutely Fabulous», les péripéties procédurières de «The Practice», les galères privées et professionnelles de l'équipe de «NYPD Blue» ou d'«Homicide», les déboires amoureux d'«Ally McBeal», la quête d'identité effrénée du «Caméléon» ou les intrigues mafieuses et explosives des «Soprano»... tout en replongeant avec délices dans les *must* de notre enfance et de notre adolescence devenus «séries cultes» – de «Zorro» et autres «Incorruptibles» au mythique «Belphégor» campé par Juliette Gréco, en passant par «Starsky et Hutch», «Le prisonnier», «Au nom de la loi», ou encore «Chapeau melon et bottes de cuir» et «Mission impossible» à leurs différents âges. Mais cette abondance, comme l'appétit du public de toutes provenances sociales, constitue un phénomène récent. Longtemps méprisée, tenue pour mode mineur par les professionnels et les intellectuels, la série a gagné ses lettres de noblesse, désormais pratiquée par de grandes signatures, intronisée à l'université et adoubée par la critique cinématographique.

Succès des adaptations littéraires

En France, le genre a pris ses marques par la porte étroite, inspiré par la veine radiophonique et ancré dans la dramatique télévisuelle, très prisée aux temps du direct des années 50. Pionnière, la mini-série signée à partir de 1954 par le romancier Charles Exbrayat – «Une enquête de l'inspecteur Grégoire». Trois épisodes suivis par «Une enquête de l'inspecteur Olivier», dont la réussite a décidé du lancement – en janvier 1958 par Claude Loursais, André Maheux et Henri Grangé – de la première grande série policière de la télévision française. Menacé à plusieurs reprises de disparition, le commissaire Bourrel a sauvé sa peau sous la pression du public (sollicité dans la résolution de l'énigme), jusqu'à la mort en novembre 1972 de celui qui l'incarnait, le célèbre chansonnier Raymond Souplex.

Un succès abondamment et diversement décliné au cours des années 60 et 70, souvent à partir d'adaptations d'œuvres et collections célèbres – «Le parfum de la dame en noir», «Roulettabille», «Chéri-Bibi», «La poupée sanglante», de Gaston Leroux; «L'île aux trente cercueils» et «Arsène Lupin», de Maurice Leblanc; «Fantômas», d'Allain et Souvestre, ou encore «Les enquêtes du commissaire Maigret» de Simenon, réalisées par Claude Barma, avec Jean Richard dans le rôle-titre.

Une autre veine de créations et d'adaptations a fertilisé le genre: la saga historique, trempée d'aventures et d'intrigues. «Les rois maudits», d'après Maurice Druon; «Joseph Balsamo», «Le chevalier de Maison-Rouge» et «La dame de Monsoreau», créés par Alexandre Dumas; «Rocambole», «Mandrin», «Les Mohicans de Paris» et «Thierry la fronde», qui a marqué la carrière de Jean-Claude Drouot et dont tout le monde se rappelle la mélodie générique; «Félicien Grevèche» et «Ardéchois cœur fidèle», tous deux remarquablement interprétés par Sylvain Joubert, disparu cette année; «Vidocq» et «Les nouvelles aventures de Vidocq», réalisé par Marcel Bluwal, successivement incarné par Bernard Noël et Claude Brasseur; «Jacquou le croquant», saga bouleversante d'un petit paysan du haut Périgord, adapté de l'œuvre éponyme d'Eugène Le Roy par l'excellent Stellio Lorenzi... Autant de productions de qualité, devenues les références d'un patrimoine régulièrement plébiscité par les téléspectateurs d'aujourd'hui. ■

«Chapeau melon et bottes de cuir» («The Avengers»), série désormais culte

Auteurs, personnages et public vieillissent ensemble

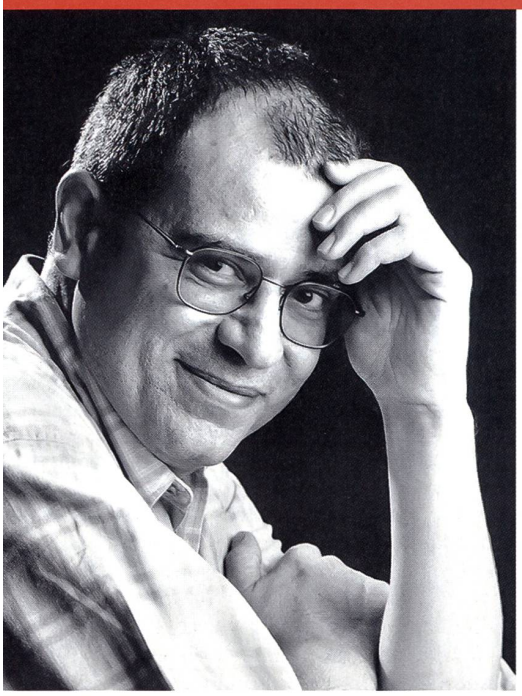
Est-ce un hasard si l'un des plus fins scrutateurs des séries en France est un écrivain, Martin Winckler (auteur de «La maladie de Sachs», Prix du Livre Inter en 1998)? Quand la littérature, la grande, vient au secours de la petite lucarne. Eclairages.

Propos recueillis par Bertrand Bacqué

A quoi attribuez-vous le manque d'analyse du phénomène des séries télévisées en France et en Europe – peu d'universitaires s'intéressant, pour l'heure, au sujet? La tendance est-elle en train de changer?

Trop d'universitaires méprisent le genre, parce qu'ils manquent de curiosité, ont des préjugés (c'est de la télé!) et sont paresseux (il faut s'asseoir et regarder pendant plusieurs semaines). Je les soupçonne d'avoir une attention trop limitée pour suivre des lignes scénaristiques sur plusieurs semaines. Les téléspectateurs qui n'ont pas de préjugés contre les histoires fleuves n'ont aucun mal à suivre. Inévitablement, ça changera. Anne Roche, critique, écrivain et professeur de littérature comparée à l'Université d'Aix-Marseille, organise avec moi un «Colloque de Cerisy» sur les séries en août 2002, et plusieurs mémoires de maîtrise et thèses ont été soutenus récemment.

Pourquoi tenez-vous à récuser l'opposition habituelle entre série «intello» et série populaire?



Martin Winckler

Cette opposition n'est pas plus pertinente qu'en littérature ou en cinéma. Certaines séries «populaires» («The Pretender», «Buffy the Vampire Killer», «Ally McBeal») sont de vrais bijoux de narration. Les «intellos» le verraient s'ils les regardaient! Des séries dites «haut de gamme» («Law & Order», «Homicide», «NYPD Blue») sont très populaires. Donc, ce type de distinction n'a pas de sens. Il y a de bonnes et de mauvaises séries, comme il y a de bons et de mauvais films. Et les deux genres ont beaucoup de critères de qualité en commun: écriture, mise en scène, interprétation, pour ne citer que ceux-là.

Quel est, selon vous, l'*archè* (le principe) des séries?

C'est celui du feuilleton, littéraire ou radiophonique: une fiction à suivre sur plusieurs mois, voire plusieurs années, faisant appel à la mémoire de l'audience. Et il y a une dimension spécifique: ce sont les seules fictions dont les auteurs, les personnages et les interprètes vieillissent en même temps que le public. Les séries-feuilletons les plus intéressantes mêlent histoires complètes (en un ou plusieurs épisodes) et histoires à suivre indéfiniment: leurs personnages vont et viennent, évoluent et vieillissent, vivent et meurent, comme dans la réalité.

Quels sont les critères d'une bonne série télé?

Les mêmes que ceux d'un film, avec en plus, deux qualités: une conscience de soi assortie d'une autodérision souvent cinglante, et la conscience aiguë de l'environnement culturel et social. Les thèmes abordés se nourrissent de l'actualité, la réinterprètent, l'analysent, lui donnent sens. Les bonnes séries sont des «chroniques» qui transposent ou extrapolent presque toujours une réalité immédiate, ou très récente, et anticipent souvent des événements réels: un épisode de «The Practice», il y a trois ans, décrivait la victoire d'un veuf contre une compagnie de cigarettes qu'il accusait d'avoir tué sa femme de cancer du poumon; il y a quelques mois, un procès de ce genre a été gagné en Floride.

En tant qu'écrivain, vous êtes particulièrement sensible à l'écriture des séries. On néglige encore trop souvent qu'elles sont le fait d'auteurs à part entière dont on peut reconnaître la signature...

La cheville ouvrière de la série, c'est toujours un scénariste, qui crée le concept et assure la «ligne éditoriale» à long terme. Comme au cinéma, les bonnes séries sont toujours l'œuvre d'excellents narrateurs, qu'ils soient ou non le cinéaste de leurs propres scénarios, qui s'appuient toujours sur une expérience personnelle, affective ou professionnelle: c'est le cas de «ER» dont plusieurs scénaristes sont médecins, de «The Practice», dont le créateur est avocat, et bien d'autres. Les séries françaises actuelles sont très pauvres parce que les scénarios ne sont jamais alimentés par une expérience de la réalité. Si «Police District» se détache nettement du lot c'est parce que son créateur, Hugues Pagan, y parle de son expérience de policier et participe activement à tous les stades de la production... ■

Martin Winkler, trajectoire

Martin Winckler, qui écrit depuis l'âge de 10 ou 12 ans, s'intéresse aux fictions littéraires, radiophoniques et télévisées depuis la même époque. Outre ses romans («La vacation», 1989, et «La maladie de Sachs», 1998), il a collaboré à de nombreux ouvrages sur les séries télévisées, d'abord aux Editions Huitième Art («Mission impossible», 1993; «Les grandes séries», 1994-1996; «Les nouvelles séries américaines et britanniques», 1997), puis chez Larousse («Guide Totem des séries», 1999), en collaboration avec deux autres spécialistes du genre: Alain Carrazé et Christophe Petit. Son prochain livre sur le sujet, en solo cette fois-ci, s'intitulera «Les miroirs de la vie», et paraîtra chez Abbeville Press au début de 2001. ■

L'œil de Dieu est dans la télé

Le Prix Farel, qui récompense tous les deux ans la ou les meilleures émissions religieuses francophones et latines, a été décerné récemment à Neuchâtel pour la 18e fois.

Par Vincent Adatte

Lancé en 1967, le Prix Farel[1] distinguait à l'origine le réalisateur de la meilleure émission protestante diffusée sur la Télévision suisse romande. Dès 1973, le Prix Farel s'élargit «œcuméniquement» aux émissions religieuses de langue française. A partir de 1984, tous les pays latins sont invités à participer. Six ans plus tard, le concours s'ouvre aussi aux chaînes de télévision locales.

Mais c'est en 1998 que le Farel fait sa révolution en créant deux catégories distinctes, chacune couronnée par un prix. Dans la catégorie «Eglises» concourent des émissions à vocation religieuse qui ont un lien structurel avec les Eglises, dans la catégorie «Profane» des émissions à vocation non religieuse mais traitant une thématique de ce type.

Vive le profane!

De fait, cette évolution ne fait qu'entériner le fossé qualitatif existant entre les émissions réalisées dans le cadre religieux et les contributions profanes. Globalement parlant, les premières tiennent souvent du prêche radiodiffusé; leurs images (quand il y a quelque chose à voir) sont bouclées par un discours qui parle sans cesse «à leur place». Paradoxalement, les émissions de la catégorie «Profane» expriment le sentiment religieux avec beaucoup plus de profondeur et parfois même de ferveur!

Bien sûr, il y a des exceptions, mais elles confirment la règle: le Prix Farel 2000 «Eglises» a ainsi été décerné à l'unanimité à une émission remarquable sur les handicapés profonds, produite dans un cadre de production religieux, mais dont l'approche «sans soutane ni goupillon» n'avait rien d'édifiant. ■

1. Du nom du réformateur français qui, vers 1540, fit adopter la Réforme à Neuchâtel.

Nouvelles écritures, nouveaux formats

Dans le prochain numéro de FILM, nous aborderons également le sujet des séries sous l'angle du futur. En novembre dernier, en effet, un séminaire organisé par la Communauté des télévisions francophones (CTF) et réunissant producteurs, auteurs, réalisateurs et diffuseurs a ouvert des perspectives intéressantes, voire novatrices, en termes de contenu et de format.